

JACQUES FERRON ÉPISTOLIER

Un jour j'ai suggéré à Jacques Ferron qu'un recueil de lettres qu'il m'avait écrites, ainsi que de celles qu'il avait écrites à Ray Ellenwood et à d'autres personnes, intéresserait énormément ses lecteurs. Après tout, je savais qu'il avait mis dans ces lettres tout ce qu'il y avait de plus intime, de plus extravagant, de plus spéculatif. Il refusa carrément, en m'écrivant ceci (G 194):

Notre correspondance en effet présente quelque intérêt, mais pas pour le moment. Il est difficile d'expliquer *de vivo* que j'ai annoncé la violence avant les premières bombes, mais que [je] n'en étais pas coiffé, la preuve en est le Rhinocéros, fondé en 1963, dont le but était de la désamorcer. Pour se survivre un peu, il faut laisser des petits amuse-gueule à la postérité¹.

Sa modestie est charmante et peut-être ironique. Peut-être savait-il au fond que ses lettres privées constituaient une partie majeure de son œuvre. Au moins moi, je m'en suis rendu compte. Le docteur Bigras aussi. Donc, nous avons publié, tous les deux, notre correspondance avec Jacques Ferron. Je suis convaincu que ce n'est que le commencement d'une vaste avalanche de lettres privées qui verront le jour dans les années qui viennent, lettres qui n'auront rien d'un amuse-gueule mais qui, au contraire, présenteront un tout autre portrait de notre ami tant regretté.

Qu'est-ce que qu'une lettre? Avant de répondre trop vite, il faut se pencher un moment sur son histoire. D'abord la lettre remonte au commencement de notre histoire écrite; il nous reste une correspondance volumineuse concernant les menus détails de la vie quotidienne de Babylone. L'antiquité grecque et romaine nous a laissé en plus toute une tradition épistolaire, dont l'expression la plus haute serait l'échange de lettres entre deux amis cultivés, y compris dans le bas Empire comme, par exemple, des lettres échangées entre les Pères de l'Église. On

pense aux lettres de Cicéron, aux lettres de saint Jérôme, où il s'agissait des devoirs d'un ami, de ce que l'Église doit à l'État. Rien de plus noble qu'une discussion philosophique entre amis. Et qu'est-ce que la lettre? *C'est la continuation de cette discussion avec un ami absent.* Bien sûr, il y avait aussi les lettres monitoires de saint Paul à ses nouveaux convertis, ainsi que d'innombrables lettres de commerce. Mais c'est la lettre de discussion philosophique entre amis qui a perduré, qui florissait à la grande époque des monastères, et qui a formé la base de notre tradition épistolière des hommes de lettres, de la Renaissance jusqu'à nos jours.

Pour comprendre la forme de la lettre ferronienne, il faut situer Jacques Ferron épistolier par rapport à son correspondant. Le rapport dicte la forme. Bigras nous explique son cas particulier (B 8):

Ferron et moi, nous ne nous sommes connus qu'à travers cette correspondance et nos écrits, rien d'autre; nous ne nous sommes jamais rencontrés aux lancements, aux foires du livre, aux réunions d'écrivains. Pas de communications téléphoniques non plus. C'en était presque un pacte ou, du moins, les effets en ont été les mêmes.

Ils étaient tout de même collègues en quelque sorte, tous deux médecins travaillant dans des asiles psychiatriques. Il allait de soi que la conversation épistolière fût centrée sur la folie. Mais Bigras avait de la difficulté à établir une relation personnelle avec Ferron. Ils étaient collègues, oui, mais Bigras voulait plus, il voulait connaître une amitié intime (F 37):

Vous voyez je commence à me rapprocher de ma question. Mais je le fais si maladroitement que j'imagine à tout moment que vous allez me laisser tomber sans que jamais je ne parvienne à connaître votre secret, votre sphinx à vous.

Par les temps qui courent, l'amitié n'est pas très prisée. Elle exige le respect et la patience de chaque parti. Ferron était un ami difficile et exigeant et il a rompu avec plusieurs amis pendant sa vie, de prime abord avec ceux qui ne pouvaient soutenir une relation d'égal à égal. Paradoxalement, cependant, il fallait commencer une amitié avec Ferron en reconnaissant

qu'il était un grand homme dans le sens traditionnel de l'expression, non seulement un original, mais un grand penseur, un grand homme de lettres qui a réussi de son vivant à changer les fondements mythologiques du Québec actuel. Par exemple, avant lui on parlait toujours de l'ancien régime, de ce Dollard des Ormeaux inventé par Groulx. Après lui, c'était Chénier et les Patriotes. Foncièrement anti-clérical, il a quand même su comprendre à fond le rôle historique de l'Église au Canada français. Il était un maître de la langue française qui savourait ses vieux mots et ses expressions particulières. En même temps il affichait souvent une modestie et une simplicité déconcertantes. Tout cela caractérise le grand homme. Une amitié avec Jacques Ferron n'était pas chose facile, elle exigeait un respect de ces qualités de grand homme en même temps qu'il fallait se faire respecter en retour, même si l'on n'était pas respecté soi-même.

Bigras ne pouvait pas tenir complètement le coup. Cela irritait Ferron. Bon joueur, il cherchait un adversaire/correspondant plus ou moins égal, d'où sa réaction: «Vous étiez pour ainsi dire en chasse [...] et m'avez attrapé pour le plaisir d'avoir un gibier de trop.» Bigras nie s'être servi de Ferron illégitimement (B 108): «Je ferai très attention de ne pas vous vampiriser.» Voilà les circonstances qui entourent la correspondance Bigras-Ferron, circonstances qui lui donnent sa forme, son ton.

Entre deux médecins qui travaillaient dans des asiles psychiatriques il s'agissait bien sûr de folie. Là, ils se comprenaient parfaitement. Ferron militait contre la psychiatrie lourde: l'électro-choc, l'intoxication médicamenteuse par les neuroleptiques, la lobotomie. Aussi luttait-il contre une certaine psychiatrie communautaire dont le noble but était de désinstitutionnaliser les malades, mais dont le résultat était de les jeter à la rue, faute de soins et de soutien nécessaire à leur véritable réintégration dans la communauté. Dans son introduction, Bigras le comprend parfaitement (B 11):

Une étude approfondie des nombreux récits de ces malades ou sur ces malades, notamment dans ce livre majeur qui devait devenir *Le Pas de Gamelin*, et qui ne sera malheureusement qu'en partie publié, on peut comprendre ce

qui constitue la véritable écoute de Ferron à l'endroit des fous et son originalité. Il tente d'abord de situer le désarroi de son patient dans le cadre de son histoire familiale. Le récit est unique; chaque patient a trouvé sa façon à lui de se situer. Le but n'était pas nécessairement de guérir, mais d'aider le patient à s'y retrouver et à reprendre si possible le circuit de la vie en liberté. Parfois le but est de laisser à la victime l'honneur de ses armes, y compris celui de son silence.

On note l'importance du récit. L'homme et son œuvre sont tout d'une pièce, Jacques Ferron médecin et Jacques Ferron écrivain écoutaient le récit du patient de la même oreille. Bigras privilégiait la psychothérapie du même genre. Il nous décrit son approche à lui (B 15):

C'est McGill et son réseau hospitalier qui m'ont demandé de venir enseigner mon approche personnelle de la folie. Le séminaire hebdomadaire que j'anime à l'université McGill n'est pas centré sur les théories existantes sur la folie, mais sur la créativité et l'art du récit: il vise à constituer une ambiance particulière et intime avec le patient, ambiance qui lui soit surtout propice à créer son récit personnel à partir de son propre désarroi. Le séminaire est ouvert à tous ceux qui œuvrent dans le domaine de la santé, mais aussi aux facultés des arts, de philosophie et de ce qu'on nomme les *humanities*.

On voit que les deux hommes partageaient plus ou moins le même point de vue: le récit personnel du patient devient la voie du retour à la vie normale. On passe par le conte, le récit. *In principio verbum*. En se rappelant mille détails, incidents d'enfance par exemple, ou rencontres avec la parenté, le conte nous ramène au milieu qui nous a formés, à son être collectif, à son histoire — que nous pouvons rejeter bien sûr, mais non sans une bataille honorable. L'histoire de son milieu, voire de son pays, fait ainsi partie du retour à la vie normale.

Cette histoire du pays passionnait Ferron, qui dévorait des centaines de livres sur l'histoire du Québec, en y trouvant maints détails supprimés par la pudeur marxiste ou catholique. Ses lectures l'ont amené à accepter carrément le métissage généralisé de l'ancien régime, même si aujourd'hui on s'est distancé de ces ancêtres amérindiens. Surtout rejeta-t-il la version moralisante des prêtres. Selon Ferron l'ancien régime

était plus vigoureux que correct, comme il l'explique à Bigras (B 81):

Mais il y a certainement eu des femmes «coureurs de bois» dans votre fameux pays de Montréal. L'expression «le Sauvage est passé» nous en vient, parce que c'étaient les sauvagesses qui y étaient sages-femmes. Elles nous rapprochent du sang. Montréal, certes, était un village austère, tenu par les Sulpiciens, mais à côté il y avait Lachine, le mauvais lieu du bien, avec ses buvettes, ses bordels et leurs tenancières. C'est de ce côté-là, du côté de l'infamie, que vous allez trouver vos sanguinaires, mi-sauvagesses, mi-françaises, affranchies des tabous amérindiens et de la morale sulpicienne. Elles sont veuves, ou bien le mari roule sa bosse sous l'étoile du nord. Elles font la traite, tuent le cochon et vont à la chasse aux alentours.

Dans cette lettre, Ferron encourage Bigras à continuer la recherche de ses origines lointaines, à se situer dans l'histoire, mais il tient absolument à ce que ce soit l'histoire vraie, et non pas faussée ou expurgée. Tout comme il aurait insisté auprès d'un patient qui raconte son histoire. Mais comment être sûr de notre histoire? N'importe quelle ancêtre aurait pu tromper son mari, faussant ainsi notre histoire, notre recherche de la vraie identité personnelle. Après tout, Ferron lui-même nous a dit comment il est facile de falsifier le registre de l'état civil. Ici on commence à voir l'importance de l'imaginaire, du mythe dans la pensée de Ferron, qui peut avoir sa propre vérité, qui peut avoir son rôle à jouer quand un peuple ou un individu tient à rester debout. On peut se tromper sur un détail ici et là, pourvu qu'on ne perde pas le fil conducteur du mythe collectif. Dans une lettre à Bigras, Ferron cite le cas d'Armand Lavergne qui s'opposait vivement à Laurier, sans savoir que ce dernier était son véritable père. L'ironie du sort peut aussi faire partie de notre histoire, de notre récit (B 32):

En 1911, lieutenant de Bourassa, Lavergne fut la cause de la chute de Laurier. Et Robert Cliche m'a raconté qu'ils se croisèrent à Rimouski : Laurier y était de passage, Lavergne y tenait une assemblée qui fut enthousiaste, où Lavergne fit un magnifique discours. Laurier était allé l'entendre, caché, en arrière de la salle. Pendant qu'on faisait à Lavergne, son fils, une ovation, Laurier se retira; il pleurait, car il n'avait pas eu

d'autre fils que celui-là qui demandait sa tête. C'est une jolie histoire.

Le nationalisme apparaîtrait ici comme un fils illégitime. Le père a dû se soumettre au conquérant pour survivre, mais il admire le courage de son fils bâtard et lutteur. La lutte entre eux illustre l'histoire du Canada français et Ferron a su l'interpréter pour son correspondant. L'échange de lettres philosophiques entre amis, c'est-à-dire la forme qu'a prise leur discours, a forcé Ferron à expliciter certaines idées qui autrement seraient restées plutôt informelles et floues. Plus tard on voit souvent ces idées réapparaître dans les contes, dans les historiettes, voire dans les romans.

Il faut lire les lettres que Ferron m'a envoyées dans une toute autre perspective. Il avait écrit dans une lettre au *Devoir* que la Crise d'octobre n'était qu'un coup monté du Fédéral. Puisque j'étais du même avis, je lui ai envoyé une lettre de soutien. J'ai décidé d'inclure une analyse de la politique du Québec du penseur anglais John Stuart Mill, publiée en 1838, article qui prédisait l'indépendance inévitable de cette colonie. J'ai jugé que cet article, inconnu au Québec, piquerait sa curiosité, et j'avais raison. Un peu plus tard je me suis rendu à Montréal afin d'assister au vernissage d'une exposition rétrospective des signataires du *Refus Global* de Borduas. Puisque Marcelle Ferron, la soeur de Ferron, en était, je supposais que je pourrais donc réussir à me présenter facilement. Ferron se souvenait de l'article de Mill. Nous discutons de peinture, de littérature, il m'a présenté à plusieurs peintres du cercle de Borduas, «tout le zoo» selon son expression juteuse. Après un quart d'heure je me suis excusé, et j'ai regagné Toronto. C'était un premier pas. Puis j'ai commencé la lecture de son œuvre.

Par la suite j'ai entrepris notre correspondance dans le but précis et avoué de mettre à jour les dessous de la Crise d'octobre. Ferron pouvait m'aider. Après tout il connaissait personnellement plusieurs joueurs: Paul et Jacques Rose et Francis Simard, il avait même été choisi par ces derniers comme leur représentant lors de la reddition finale, et la gauche le voyait d'un bon œil. Il avait aussi fait la connaissance de Trudeau et de Laporte. Mais gagner sa confiance n'était pas

chose facile. J'aurais pu être un indicateur, par exemple. Donc, il m'examinait avec soin (G 28):

Un peu à cause de mon métier, je me plais à cuisiner les gens et il m'arrive d'en faire mon plat très rapidement. Je n'ai guère réussi avec vous. Cela dépend peut-être de la langue: votre français, même excellent, reste appris et ne vous a guère servi à exprimer vos émotions. Or, c'est par l'humeur qu'on commence à désarmer les gens. Et la meilleure façon de les mettre en humeur, c'est par la flatterie. Mais, dans votre cas, je n'ai même pas pu déceler ce qui aurait été susceptible de vous flatter [...]. Mon habitude, lors d'une première rencontre avec un bon joueur, c'est de donner à la conversation une allure «exploréenne». J'expose une partie de mon jeu, je le laisse porter et surveille les réactions qu'il suscite, mais sans réagir moi-même.

En réponse, j'ai dû jouer plusieurs rôles. Je me suis laissé «cuisiner». Oui, je connaissais Frank Scott. Oui, mon père connaissait son beau-frère et ami, Robert Cliche, parce qu'ils étaient tous deux membres du CCF. Non, je ne représentais aucune organisation, je n'étais qu'un simple citoyen, très peu estimé par les miens. Franchir les murs psychologiques érigés depuis deux siècles fut un défi de taille. À la fin, je me suis rendu compte que j'avais gagné du terrain quand il m'a écrit (G 67):

J'ai longtemps été à me méfier et à me demander qui au juste vous étiez. Je pense à présent que la réponse est toute simple et que vous êtes ni plus ni moins que John D. Grube. Cela n'a l'air de rien mais c'est encore le plus beau titre qu'un homme peut recevoir.

Au moins mon but était avoué: mettre à jour les dessous de la Crise d'octobre. Quelquefois il m'incombait d'écrire au *Devoir*, quelquefois cela semblait sa tâche à lui. Comme il écrit (G 67): «vos avancés sous ma signature (il faut admettre que de temps à autre je vous ai servi de prête-nom) n'auraient tout simplement pas été publiés». Lui seul pouvait persuader Vallières à se rendre à l'évidences et à écrire un livre qui contestait la version officielle des faits. Lui seul pouvait persuader Mackenzie et Lebel de rouvrir le dossier au *Devoir* et au *Toronto Star*. Moi, je n'en étais pas capable et je le savais.

En retour, j'ai essayé d'être le compagnon dont il avait besoin. Sa pensée, toujours difficile à suivre, encore plus difficile dans une langue apprise, me stimulait, qu'il s'agisse de politique, de littérature, de folie ou de sexualité. Le suivre exigeait un athlétisme mental dont j'étais à peine capable. Il m'a fait l'honneur de m'appeler son ami, et cette amitié m'est devenue précieuse. Cette amitié a même dicté la forme littéraire de notre correspondance: encore une fois la discussion philosophique entre amis, mais dans mon cas assortie d'une sorte de chronique scandaleuse, genre dix-huitième siècle. Cette partie reste encore à publier. On a réussi à respecter les règles du jeu de même que chacun respectait son adversaire; dans ce sens on s'écrivait d'égal à égal. Comme il m'écrit (G 78): «J'aime écrire des lettres, bien entendu, mais il me faut des correspondants — non pas de simple répondants.» Il cherchait des partenaires, de bons joueurs, même s'ils étaient aussi inconnus que moi. Le jeu lui-même comptait pour beaucoup. Il décrit même notre façon de jouer (G 113): «Ce qui me plaît dans notre correspondance, c'est que de part et d'autre nous n'avons rien cédé, attentifs, amicaux, mais intransigeants.» C'est cette qualité de jeu qui sauve la lettre ferronienne d'une possible lourdeur philosophique. Par exemple, il commence ainsi une lettre (G 122): «D'habitude je vous écris à la sauvette, entre deux clients, mais cette fois-ci je le fais dès le matin, seul, avant l'éveil des populations, et j'ai même pensé à la lettre que je vous enverrais, en venant de Saint-Marc.» On peut presque sentir la fraîcheur du matin, on roule avec lui dans sa voiture. On est déjà loin de Cicéron.

Puisqu'il s'agit encore une fois de la folie, et cette fois la discussion a lieu entre amis et non entre collègues, on me permettra peut-être une citation longue (G 122):

Votre enfermement de huit jours, de même durée que le mien, qui vous occupe encore, dont vous concluez «que le manque de solidarité familiale en tel cas est dur à pardonner, car il va à l'encontre des religions», me servira de terme de comparaison. Disons d'abord que l'homme d'une *ambiance*, qui en émerge et lui doit tout, et même qui vit par elle (ce premier milieu humain, au cœur duquel est la famille, est sans doute un milieu vital qu'on ne saurait quitter sans mourir), n'est pas nécessairement en harmonie avec elle et que

son désaccord est lourd de conséquences. Il me semble qu'il est dans la nature de cet homme fait, non de se transformer pour s'adapter à ce milieu indispensable, mais de le modifier (ce milieu se modifie d'ailleurs de lui-même, comme tout ce qui vit) et de le transformer, un peu comme il a imposé à la nature son climat; il en découle une lutte serrée, angoissante, qui peut se définir ainsi: qui adaptera qui? *That is the question*. Il y a péril qu'à vouloir modifier votre milieu naturel pour vous l'accorder, vous soyez perçu comme un fauteur de discorde et éliminé tout simplement — ce qui n'est pas bien votre compte, bien au contraire. Cette élimination équivaut au rejet du corps étranger, et vous ne pouvez vous concevoir tel, aliéné sans retour possible à vous-même; elle équivaut, sur un autre registre, à cette peine capitale qu'était naguère l'exil, peine à laquelle on ne survivait pas en théorie, car l'exil était définitif; si en pratique on y survivait, c'était d'une façon fort diminuée comme un verbe mis à l'infinitif, ayant perdu tout accès à la conjugaison.

Cette lutte incessante et confuse (car elle se fait surtout au niveau de l'affection) pour s'adapter au milieu vital, à cause de ce rejet possible, est donc fort angoissante. Toute maladie peut s'expliquer par cette angoisse, comme une façon de faire le point.

D'abord Ferron esquisse ici une théorie de la maladie avec une simplicité élégante, une théorie de toutes les maladies, même physiques. Deuxièmement, cette théorie se discute entre deux personnes qui savaient de quoi ils parlaient, ayant été envoyés à un asile psychiatrique par les leurs. (J'étais très gêné de devoir en parler, je l'avoue.) Puis il savait me piquer au vif; mes difficultés avec le milieu anglo-protestant du Toronto de ma jeunesse laissaient encore des blessures. Enfin il a comparé l'exil à «un verbe mis à l'infinitif, ayant perdu tout accès à la conjugaison». Quelle belle expression! Pour celui qui croit que tout passe par le récit, le verbe, y compris le fil conducteur du retour à la société, perdre tout accès à la conjugaison veut dire la mort — ou la folie durable. C'est la métaphore d'un maître de la langue. En somme, si l'on compare ce qu'il a écrit à Bigras sur la folie et ce qu'il m'a écrit, on voit la différence entre une lettre à un collègue et une lettre à un ami.

Je me permets de citer un extrait d'une autre lettre (G 125):

J'ai renoué avec Dieu, le printemps dernier. Je m'étais arrêté à l'église, il y avait une étrange cérémonie: les gens s'approchaient de la sainte table et le curé, sans son ciboire, leur faisait je ne savais trop quoi. Je suis allé voir. Le curé m'a mis une main sur l'épaule et me disait d'aller en paix pendant que de l'autre, sous l'avant-bras, il m'aidait à me relever. C'est ainsi qu'à bien bon compte, sans vraiment m'être repenti, je me suis trouvé sans péché. [...] On ne communie plus comme autrefois: au lieu de vous la mettre directement sur la langue, le curé vous met l'hostie dans les mains et vous, vous communiez ensuite vous-même. Or, j'étais un peu ému, j'avais la bouche sèche: je suis resté avec le corps de Notre Seigneur, lui-même très sec, collé au palais. Enfin j'ai fini par l'avalier, mais, faute de salive et de grâce, cela ne m'a pas causé un grand bonheur. Et, à Tinamer qui me plaignait, j'ai tenté d'expliquer que cette communion publique était une façon de se montrer humble et plein de bon vouloir envers une petite communauté rustique.

Il me décrit dans cette lettre un incident de parcours dans sa vie spirituelle. Il lui était plus facile probablement de m'en parler à moi, Anglo-protestant de Toronto, qu'à un Québécois de souche. Pourquoi? Parce que l'anti-cléricalisme était alors et reste toujours de rigueur dans les cercles de gauche. Depuis le commencement de la Révolution tranquille on essaie d'extirper l'Église de la conscience même de la jeune génération, en même temps qu'on l'a évincée des hôpitaux, des écoles et du mouvement nationaliste. Tout de même l'Église a joué un rôle historique de premier plan au Québec, et nous en avons longuement discuté dans son cabinet de médecin ou chez lui. La lettre donc fait partie d'un discours à long terme. Le ton ironique ne pouvait être apprécié que par un correspondant qui avait connu en passant le catholicisme intégral du Québec d'avant 1960. Donc, encore une fois, on voit comment Jacques Ferron épistolier dépend de Jacques Ferron correspondant, et que la forme de la lettre dépend du rapport qu'avait Ferron avec son correspondant.

J'ai eu le plaisir et l'honneur de recevoir une multitude de lettres intimes et personnelles du grand homme dont nous honorons ici la mémoire. Je sais qu'il expérimentait ses idées,

son style, sa perception des choses dans de telles lettres, et que les mêmes idées réapparaissent ici et là dans les historiettes, les contes et les romans. La lettre philosophique et la lettre aristocratique ont toutes les deux une place honorable dans la littérature française. Ferron s'est rendu compte que, oui, cette tradition noble existe, qu'elle a même donné naissance au célèbre roman épistolier du dix-huitième siècle. Mais il savait aussi que la lettre peut être employée par le plus humble des citoyens, elle est à la portée de tous. Lui, aristocrate de l'esprit, notable de par son ascendance, il est toujours resté proche des démunis, de la médecine populaire. Lui, donc, pouvait combiner dans ses lettres inoubliables l'acuité du philosophe et la simplicité de l'habitant. J'attends avec impatience l'arrivée sur scène d'autres recueils de lettres de Ferron, parce que je suis convaincu qu'elles vont sceller la place qui lui revient dans la littérature française.

¹ John Grube, *Une amitié bien particulière, lettres de Jacques Ferron à John Grube*, Montréal, Boréal, 1990, p. 194. Les autres citations de ce livre sont indiquées dans le texte par «G» et par le numéro de la page. Les citations du livre de Julien Bigras, *Le Désarroi, correspondance*, Montréal, vlb Editeur, 1988 sont indiquées dans le texte par «F» et par le numéro de la page.